

sants, ces lèvres mouillées et cette ronde poitrine qui le frôlait. Il profita même de ce que les deux mains de la fillette étaient occupées ailleurs pour lui poser sur le cou deux baisers qui la firent se trémousser et rire nerveusement.

— Vous êtes gourmand, vous, s'exclama-t-elle, et vous ne vous gênez pas !..

Mais il recommençait gaillardement et leurs éclats de rire se mêlaient aux notes flûtées des loriots qui fourrageaient, eux aussi, dans les cericiers du voisinage. Je voyais les deux jeunes têtes se balancer dans les feuillées, je percevais le susurrement des baisers, et je crus qu'il était décent de ne pas épier davantage ces deux amoureux qui prenaient leurs lèvres pour des cerises. Je m'esquivai donc discrètement, en songeant à l'Oaristys et en me répétant ces vers de Théocrite :

“ O nymphe aux bruns sourcils, accole-moi de tes bras, et je mêlerai mes lèvres aux tiennes.

“ Même dans un simple baiser il y a des délices de volupté ! ”

ANDRÉ THEURIET.

L'INVISIBLE

C'était un homme simple, sans vanité, qui s'ignorait lui-même. Ouvrier de talent, avec une âme d'artiste, il eût pu prendre rang dans la phalange des illustres, s'il en avait eu l'ambition hautaine et l'âpre volonté ; mais, né de rien il ne se figurait guère que sa destinée dût se modifier jamais, s'agrandir, se hausser jusqu'à la Renommée.

Et c'est pour cela qu'il ne sortit pas de l'ombre et végéta.

Patricien habile, il avait dégrossi, pour les fiers sculpteurs, cent blocs de marbre, dont la blancheur l'enchantait ; et cela, naïvement, consciencieusement, sans se dire une seule fois qu'il était peut-être capable, par un petit effort, de parachever l'œuvre et de s'affirmer comme statuaire, lui aussi.

Une telle pensée dépassait ses espoirs ; il n'avait pas d'orgueil.

Encore, il avait ciselé dans la pierre mille motifs d'ornementation pour les châteaux et le palais des riches, dont ceux-ci s'extasiaient ; mais, cela, toujours obscurément, anonymement, comme ces artisans primitifs qui ont laissé à la

postérité les chefs-d'œuvre des cathédrales gothiques, ajourées en dentelles, meublées de figures vivantes, sans même y attacher leur nom, ce qui les eût fait glorieux dans les siècles et n'eût été que justice.

Son travail lui plaisait et le nourrissait : que demander de plus ? Il s'estimait déjà heureux parmi les hommes de gagner sa vie par un labeur sans dégoût, sans ennui. Et il laissait aller les jours, taillant le marbre, fleurissant la pierre et chantant sa chanson du matin jusqu'au soir.

Il s'appelait Gunnald et n'était pas laid à regarder.

Comme il avait trente ou trente-cinq ans, et que sa réputation était acquise de bel ouvrier, consommé dans son métier, il rencontra dans la vie le très célèbre dessinateur Barioli.

Ce dessinateur dessinait admirablement ; du bout de son crayon, ou bien de son pinceau trempé d'encre de Chine, il évoquait des mondes, faisait mouvoir des foules. De la sorte, il avait commenté les œuvres de grands maîtres de la littérature, Shakespeare, Dante, Rabelais et, d'autres encore, toujours avec le même éclat, la même étourdissante virtuosité. Visant plus haut encore et se haussant à Dieu, il avait interorété de son crayon vainqueur, les scènes de la Bible et du Nouveau-Testament.

Et, chaque fois, les amateurs, les critiques, les artistes mêmes, ses confrères, donc ses rivaux, s'étaient pâmés d'admiration à chaque production nouvelle ; et l'effort, pour être constant, n'en restait pas moins insoupçonnable, tant la facilité de ce maître était prodigieuse, l'exécution rapide, sans fatigue et sans gêne.

C'était alors, arrivé à ces sommets de gloire, que Barioli, ne doutant plus de son génie, compliquait son crayon d'un pinceau et s'absorba dans la grande peinture.

Il exposait bientôt des toiles de douze mètres, racontant de sublimes légendes. Mais il trouva dans ces tentatives une soudaine déconvenue, et les déboires commencèrent. Si le dessin restait parfait dans ces tableaux d'histoire, la couleur en était misérable, criarde, aveuglante, et d'effet désastreux : ces immenses placards colorés firent sourire les vrais peintres. C'était une revanche. Ils haussaient les épaules devant ces essais sans facture, aux prétentions grandioses ; et la gloire de Barioli en était sérieusement ébréchée.

Il en fut affecté jusqu'aux larmes, saigna dans son orgueil et maudit ses contemporains. Cependant, il persistait encore deux ou trois années de suite ; puis, reconnaissant que le résultat res-